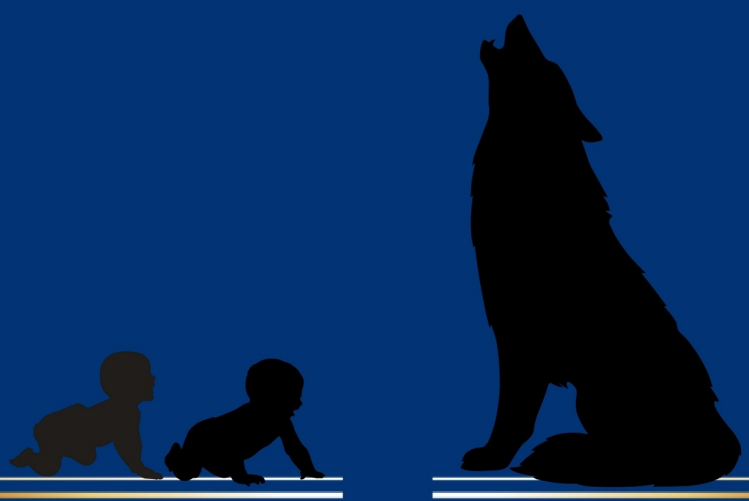
LES BÂTARDS DE LA LOUVE

L. BOTTOLLIER





L. Bottollier

Les Bâtards de la Louve

© L. Bottollier, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1908-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : la fondation

L’obscurité s’étendait aux alentours alors que l’ombre d’un homme s’enfonçait de plus en plus dans la forêt profonde. Il ne savait pas depuis combien de temps il marchait. Deux nuits, trois nuits peut-être ? Cela n’avait pas d’importance. Il fallait qu’il mît le plus de distance possible entre son ancien maître et lui et, bien que sa blessure le fît horriblement souffrir, qu’il était tiraillé par la faim et la soif, il se forçait à avancer. Jusqu’où ? Il ne savait pas. Il devait continuer, voilà tout. S’il se faisait prendre, il était perdu, définitivement. D’autres auraient déjà abandonné, pourchassé comme il l’était mais lui, mû par un instinct de survie sans égal, résistait à cette pulsion. Il ne voulait plus se soumettre. S’il venait à mourir, ce serait libre, les armes à la main et non achevé après une longue chasse, telle une bête traquée.

Les bois étaient devenus si denses que même la vive lueur de la pleine lune ne semblait pouvoir y pénétrer. Les hauts arbres se dressaient autour de lui comme pour cacher une laideur dont il n’avait pas encore conscience. Tout se taisait à l’approche de ce géant de près de deux mètres au visage défiguré, progressant à pas de loup, ainsi qu’un prédateur, au travers des fourrés. Les seuls bruits, en dehors de ceux de ses pas, étaient les hululements lugubres de hiboux perchés. Il avançait sans remarquer les yeux jaunes qui l’observaient, le fixant d’un air étrange. Soudain, un bruit d’aile troubla sa concentration et il vit une corneille le frôler. Il perçut alors le bruit de l’eau et se dirigea dans cette direction.

Il arrivait près d’un fleuve, semblait-il, et discerna l’onde mouvante derrière les troncs. L’eau ! Enfin ! S’approchant prudemment avant de s’immobiliser à l’orée, entre deux chênes trapus qui le dissimulaient, il scruta la rive avec attention, angoisse, presque, puis tourna la tête lentement, de droite à gauche pour permettre à son seul œil valide de repérer un quelconque danger. Alors, après avoir été rassuré par l’absence de péril imminent, il s’approcha enfin, toujours attentif et prêt à bondir au moindre bruit suspect. Contenant son désir, il s’astreignit durant des minutes interminables à épier les ténèbres, afin de se pencher sans risque vers sa délivrance, pour laisser couler la froideur bienfaisante sur ses plaies ouvertes et dans sa gorge.

L’ancien esclave porta la main à son œil qui ne voyait plus et tâta la chair

meurtrie afin d'essayer de percevoir l'étendue des dégâts et, en se baissant pour laver le sang séché de la plaie, découvrit son reflet dans un cratère d'eau stagnante. Le choc le fit reculer brusquement, le laissant abasourdi. Non ! Ce n'était pas possible ! Ce n'était pas lui, ce monstre qui le dévisageait ! Il devait forcément y avoir dans l'eau un génie maléfique qui s'amusait à l'effrayer ! Il allait se pencher de nouveau et découvrir que tout cela n'était qu'une farce, qu'une mauvaise plaisanterie et que son visage, quoique blessé, serait reconnaissable… mais, lorsqu'il s'inclina encore, après une longue hésitation troublée, la dure réalité s'imposa à lui : il n'était plus le même. Il ne serait plus jamais le même et le coup d'épée l'avait marqué à jamais.

D'une main tremblante, il se mit à effleurer les bords de son œil crevé, le globe blanc qui entourait une flaque verdâtre en son centre, d'où partait deux tranchées de peau, l'une qui déchirait son front en deux, et l'autre qui allait sectionner sa lèvre supérieure, laissant apparaître des gencives rouges derrière les chairs calcinées. Tout le côté droit de son visage était ainsi ravagé, à vif et suintait du sang des blessures réouvertes par l'eau froide. Le côté gauche avait cependant été relativement épargné mais il ne le vit pas, obsédé qu'il était par cette dissymétrie nouvelle, par l'horreur de se découvrir autre, un autre à peine humain qui porterait à jamais les marques de sa déchéance et dont on se détournerait avec un effroi qu'il ne saurait blâmer.

Le monstre se coucha sur l'herbe, dévasté. Ce serait donc cela, sa nouvelle vie : condamné à devenir un paria, à faire peur, à vivre seul, reclus, pour éviter les paniques, les cris, les évanouissements de femmes et d'enfants. Ah ! Les femmes… il espérait en s'enfuyant pouvoir accéder à une vie paisible avec un foyer simple mais chaleureux et une épouse aimante, quelque progéniture, peut-être, qui lui ressemblerait. Ce n'était plus qu'une chimère, désormais. Il devait renoncer à ce doux rêve qu'il nourrissait depuis l'enfance d'un lopin de terre à cultiver, d'une maison modeste mais qui serait la sienne, lui qui n'avait vécu que dans le luxe d'autrui. Il songea que, s'il avait su, il se serait peut-être laissé abattre par son maître et resta longtemps ainsi, prostré, indifférent au monde, enfermé dans sa stupeur et dans ses idées sombres, attendant une mort qui ne venait pas.

Un rire éclatant, joyeux, le sortit de sa torpeur. Il se releva mécaniquement pour se diriger vers l'endroit de sa provenance. C'était un rire de jeune fille, clair et aigu mais il lui était impossible de concevoir qu'une demoiselle pût se trouver aussi près d'une forêt remplie de loups, la nuit. C'était beaucoup trop dangereux.

Aucun parent ne laisserait une telle chose se produire. Elle avait dû se perdre et, oubliant momentanément son aspect repoussant, il pensa qu'il devait aller l'aider à rentrer chez elle. Longeant les flots qui tourbillonnaient, il la devina au loin. C'était bien une jeune femme qui se baignait, nue, et qui s'amusait comme une fillette des caresses du fleuve sur ses seins blancs. Sans songer à ce qu'il faisait, il s'approcha, subjugué par cette apparition.

Elle avait l'air d'une déesse. Sa peau, pâle, semblait immaculée. Elle se tenait debout, un peu courbée, fredonnant doucement, baignant ses longs cheveux bruns ondulés qui lui tombaient dans le dos. Deux grands yeux noirs en amandes ornaient un visage rond également doté d'un petit nez droit, de lèvres fines mais délicatement dessinées et de pommettes hautes. Le cou au port altier surmontait des épaules délicates, une poitrine charnue, ferme, où deux petits tétons roses pointaient vers le ciel, et une taille fine. Elle riait et chantait, seule au monde, insouciante et libre. Il ne pouvait croire ce qu'il regardait : il avait déjà vu des femmes nues, bien sûr, mais jamais d'aussi belles, jamais d'aussi heureuses. C'était une divinité ou une nymphe, c'était évident ! Comment imaginer qu'une mortelle eût pu se retrouver seule, la nuit, dans une rivière perdue au beau milieu de nulle part, à la merci de tous ? Fasciné, il voulut se rapprocher davantage pour mieux la contempler et fit un bruit sans le vouloir. Elle se retourna soudainement. Il se jeta à terre.

— Y a-t-il quelqu'un ? demanda-t-elle.

Elle semblait sur ses gardes, anxieuse à l'idée d'avoir été découverte, peut-être et examinait la nuit noire de mouvements raides de la tête, affolée comme une biche aux abois. Il ne répondit pas, étendu sur l'herbe, s'arrêtant presque de respirer pour ne pas l'effrayer et la faire fuir. Elle parut s'apaiser et reprit son bain mais, pour lui, la félicité était rompue. Il s'éloigna doucement, perplexe, craignant peut-être qu'elle ne fût réellement surnaturelle. Il se remémora ce qui était arrivé à ce chasseur, Actéon, dont il avait entendu parler dans son enfance et qui avait fini métamorphosé en cerf puis dévoré par ses propres chiens parce qu'il avait surpris la déesse de la chasse et de la nature sauvage, Diane, dans la même situation. Il n'avait jamais cru vraiment, auparavant, à ces histoires que sa mère lui racontait avant de dormir mais cette vision céleste l'avait troublé plus qu'il ne voulait l'admettre, lui qui se vantait de n'avoir peur de rien. Pourtant, si elle n'était pas humaine, dans ce cas, pourquoi avait-elle semblé si alarmée ? Était-ce un signe ? Un message que les dieux lui envoyaient, lui qui avait envisagé d'abandonner, de se laisser mourir ? Pourrait-il avoir encore des choses

à accomplir ? Pourquoi pas ! Il avait bien réussi à s'échapper et à survivre malgré sa taille et son infirmité ! Se perdant dans ses pensées, oubliant sa propre situation, ce visage qui le révulsait quelques instants auparavant, il marcha encore, retournant s'abriter dans la forêt puis s'assit au pied d'un arbre pour s'assoupir jusqu'au lever du jour.

La chaleur précoce de cette fin d'avril le réveilla prématurément et il reprit son chemin dans l'aube naissante, longeant le fleuve sans se découvrir. Au bout de quelques temps, Il entendit le bruit de conversations. Restant en retrait derrière un arbre, il s'approcha mais observa de loin le groupe d'une dizaine de jeunes gens qui ne devaient pas avoir plus de vingt ans, accompagnés de deux hommes d'âge plus mûr et qui prenaient leur collation du matin, faite de fruits secs et de pain. À leurs côtés se trouvait une sorte de carriole tirée par ce qui semblait être des bœufs blancs qui paissaient tranquillement, attachés lâchement à un arbre. La faim le harcelait. Il ne savait que faire. S'il se présentait dans son état, il s'exposait à être chassé, battu ou pire encore, et il n'avait pas subsisté tout ce temps, à se nourrir de racines et de baies, à boire l'eau de flaques croupies pendant des semaines pour être assassiné par des enfants. Son esprit objecta cependant qu'il ne pouvait pas non plus rester seul indéfiniment. Il observa sa tunique, sale et déchirée et décida d'en arracher une bande pour se couvrir la partie morte de son visage en la nouant derrière le crâne, et, après avoir encore tergiversé, se décida à s'avancer à la rencontre du comité.

— Salut à vous, fit-il en levant le bras en signe de paix.

Les garçons tournèrent la tête dans sa direction et il s'arrêta, un peu embarrassé, gêné de se présenter ainsi à eux. Le plus grand d'entre eux, un bel adonis aux cheveux bruns bouclés se leva et vint à sa rencontre.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Personne. J'avais un nom mais c'était celui que mon maître m'avait donné. Je ne veux plus l'utiliser.

— Esclave en fuite ?

C'était plus une affirmation qu'une question mais l'ancien asservi hocha la tête. L'autre le dévisagea longuement avant de reprendre.

— Je suppose que cela ne s'est pas bien passé mais tu m'as l'air fort et en bonne santé. Si tu veux travailler, tu pourras te joindre à nous. On a besoin de tous les bras qu'on pourra trouver.

— Pourquoi caches-tu ton visage ? questionna l'un des compagnons qui ressemblait trait pour trait à son interlocuteur. L'étranger ne répondit pas mais, devant l'insistance des regards posés sur lui, il jugea qu'il valait mieux être honnête s'il voulait se faire accepter et dénoua les lambeaux de son vêtement qui servaient à cacher sa honte, dévoilant aux beaux adolescents le côté comme putréfiée de sa figure. Un cri de dégoût s'éleva dans l'assemblée.

— Mais quelle horreur ! reprit celui qui l'avait interrogé. Comment peux-tu être dans cet état ?

— L'arme de mon ancien maître.

— Eh bien ! Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais tu as dû sacrément l'énerver pour qu'il s'acharne sur toi comme ça !

— C'est un miracle que tu aies survécu dans ces conditions, reprit le jeune homme qui se tenait debout. Cela prouve ta résistance. C'est bien. On en aura besoin ! Je m'appelle Romulus et voici mes camarades. Celui qui t'a parlé, là, c'est mon frère Rémus. Viens t'asseoir avec nous et partager notre repas. Nous te rapporterons notre histoire et tu nous expliqueras la tienne.

— Il a besoin d'un nom, objecta Rémus. Vu sa face, je pense que « Luscus », « l'éborgné » est plus qu'approprié ! Les autres garçons assis se mirent à rire mais Romulus fronça les sourcils en regardant son jumeau, tout sourire, qui se gargarisait de ce qu'il pensait être une plaisanterie amusante.

— Ne prends pas trop à cœur ce qu'il te dit, chuchota-t-il au nouvel arrivant. Il se croit drôle mais si tu le laisses t'atteindre, tu finiras par commettre un acte regrettable.

Le dénommé « Luscus » acquiesça et alla s'asseoir. Il était habitué aux moqueries qu'il vivait moins mal que ce dégoût qu'il voyait désormais s'afficher dans les yeux de ceux qu'il croisait. Affamé par des jours de jeûne, il commença par dévorer un morceau de pain et engloutir un verre de vin sous l'œil réprobateur d'une partie des convives. Il releva la tête et s'essuya maladroitement la bouche avant de demander : « Alors, d'où venez-vous ? »

— Nous sommes tous originaires des lieux, commença Romulus. Celui qui se tient là-bas et qui est le plus âgé est mon père adoptif, Faustulus. À côté de lui est Plistinus, son frère, qui nous a également élevés avec notre mère adoptive, Larentia, malheureusement décédée l'année dernière.

L'étranger salua les deux hommes d'une cinquantaine d'années. Le premier,

l’air jovial, lui rendit son salut avec enthousiasme et le second, le visage fermé et le crâne dégarni, davantage sur la réserve, se contenta de hocher mollement la tête.

— Thalasius, le grand brun solide que tu vois ici, est un ami d’enfance, tout comme Hostilius et Fabius, les deux petits trapus qui sont assis à côté. Je ne me rappelle pas les avoir rencontrés. Je crois que nous courions déjà dans les champs tous ensemble alors que nous avions à peine l’âge de marcher. Nous avons rencontré Celer un peu plus tard, lorsque nous avons retrouvé notre famille d’origine.

Le jeune homme désigna ensuite deux autres camarades de la main, un beau garçon calme et posé, un peu distant, au visage délicat, et un autre moins avenant physiquement mais au sourire sympathique quoique teinté de sarcasme.

— Iulius Proculus nous a suivis d’Albe-La-Longue où sa famille a une place importante et Arectus est un ami de Rémus : ils se sont rencontrés dans les prisons du roi Numitor.

— C’est le roi de la région ?

— C’est le roi d’Albe, une ville qui est à un peu plus de quatre heures de marche d’ici.

— C’est surtout notre grand-père, objecta Rémus.

— Votre grand-père est un roi ?

— C’est une longue histoire, intervint Faustulus qui coupa tout le monde avec un sourire, mais disons pour faire simple qu’un jour, je me promenais le long du fleuve et que j’ai trouvé deux bébés en train de téter une louve. Tu peux t’imaginer ma surprise ! Je me suis dit que cela devait être des demi-dieux, fils de Mars peut-être, puisque le loup est son animal fétiche, et qu’il avait envoyé le carnivore pour les protéger au lieu de les dévorer. N’importe quelle bête de son espèce n’en aurait fait qu’une bouchée ! Ce ne pouvait donc être qu’un prodige divin ! Je ne savais pas quoi faire ! Devais-je les prendre ? Les laisser ? Alors j’ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place : je suis allé voir ma femme ! Elle m’a ordonné d’aller récupérer les nourrissons pour qu’on puisse les élever nous-mêmes. Nous n’avons jamais pu avoir d’enfant donc je suppose qu’elle a vu cette découverte comme un cadeau de la Providence.

— Elle devait aussi craindre que la louve ne finisse par nous croquer, argua son fils.

— Peut-être. Toujours est-il que je suis allé chercher les deux petits. Leur « nourrice » était endormie et ils vagissaient à côté d'elle. Je les ai pris dans mes bras. L'animal a ouvert un œil et je vous jure sur Jupiter qu'elle a levé la gueule, cligné de l'œil et s'est recouchée en me voyant ! Comme si elle me laissait les prendre !

L'assemblée éclata de rire devant l'enthousiasme du père qui s'était levé pour faire vivre son récit par une gestuelle plus qu'expressive.

— Cela fait quinze fois que j'entends cette histoire et à chaque fois, je découvre de nouveaux détails, s'amusa Romulus.

— Mais si ! Ah toi, ne dis rien, tu n'y étais pas ! Enfin si mais tu étais trop jeune pour te souvenir. C'est comme je vous le dis ! Alors, comme je voyais qu'elle n'allait pas attaquer, j'ai aussi ramassé un berceau qui était resté dans l'eau, coincé dans les hautes herbes. C'était un beau berceau, avec des lames de cuivre et des inscriptions gravées dans le bois. J'ai pensé que cela pourrait permettre de retrouver la mère des enfants ou, au pire, de nous fournir de quoi manger pendant une semaine si on arrivait à le vendre.

— Heureusement pour nous que tu ne l'as pas vendu, répliqua Rémus.

— Ah ! Ne m'interrompez pas ! Après, vous vous plaignez que mes histoires ne se terminent jamais ! Bon, où en étais-je… ah oui ! Je ramène donc les deux, là, qui se moquent de leur vieux père. Il fallait leur trouver un nom. Nous avons donc décidé avec ma femme, étant donné les circonstances, de leur en donner un en rapport avec le mot « mamelle », *ruma* dans notre langue, donc Rémus et Romulus.

Luscus pivota vers Romulus : « et le rapport avec le roi ? » demanda-t-il. Rémus prit alors rapidement la parole :

— En résumé, c'est notre grand-père mais son frère Amulius voulait prendre le pouvoir de force donc il a fait de notre mère Rhéa Silvia une vestale, c'est-à-dire une prêtresse de la déesse du foyer Vesta, prêtresses qui doivent rester vierges, afin qu'elle ne puisse jamais avoir d'héritier, mais elle nous aurait quand même conçus, apparemment avec le dieu de la guerre Mars, et quand Amulius s'en est aperçu, il nous a fait abandonner dans le fleuve. Tu connais la suite.

Faustulus semblait scandalisé :

— Tu as gâché la fin de mon histoire !!!

— Cette histoire n'aurait jamais fini et on aurait été retardé encore deux